

Collection « Psychanalyse et clinique »
dirigée par Jean Bergès

Que peut-il être transmis dans la clinique de la psychanalyse ?

Ce qui peut en être théorisé.

Cette collection se propose de mettre le désir de l'analyste à
l'épreuve de ce transfert.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Psychothérapies d'enfant,
enfants en psychanalyse

DES MÊMES AUTEURS :

L'enfant et le psychanalyste
Paris, Masson, 2^e édition 1996.

Jeux des places de la mère et de l'enfant
Essai sur le transitivity
Toulouse, érès, 1998 (réimpression 2003).

Psychose, autisme et défaillance cognitive chez l'enfant
Toulouse, érès, 2001 (réimpression 2003).

Jean Bergès
Gabriel Balbo

Psychothérapies d'enfant, enfants en psychanalyse

Psychanalyse et clinique

é
ditions
rès

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3002-3
Première édition © Éditions érès 2004
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Table des matières

INTRODUCTION	7
DEMANDE ET ASSOCIATION LIBRE	9
Transitivisme. Association libre. M. Klein.	
ASSOCIATION LIBRE ET PONCTUATION	19
Désir. E. Jones. C. Stein et C. Conté. Extraire la parole du langage.	
POINÇON, PONCTUATION, CONSTRUCTION.....	27
Libre association. Poinçon. Construction et transitivisme.	
PERSUASION ET SUGGESTION	37
Pithiatisme. Imitation. Coup de force transitive. Interprétation. Transfert et suggestion. Identification.	
SUGGESTION, TRANSFERT ET DÉNÉGATION	43
Symptôme et jouissance. Analyse et famille. Transfert. Disparité. Suggestion et regard. Imaginaire en psychothérapie et en psychanalyse. <i>Verneinung</i> .	
TRANSITIVISME, CORPS ET GRAND AUTRE.....	53
Dire non. Corps de l'enfant, corps de la mère. Auto-érotisme. L'objet de la pulsion freudienne. Hypothèse transitive et <i>Verneinung</i> . Grand Autre. Corps blessé.	
LE GRAND AUTRE DANS LES CURES.....	59
Narcissisme. Fonction paternelle et transitivisme. Psychothérapie et Autre. Place de l'analyste et <i>Verneinung</i> . Savoir et sujet, et psychothérapie.	

TEMPORALITÉ	65
Séances préliminaires. Catharsis. Dossier. Nosographie. Le cadre. Le cadre et le corps. Victimologie.	
LA QUESTION DU CADRE DANS LA CURE	73
Qu'est-ce que le cadre ? Les traces. Cadre et lettres. Objectifs de la cure. Paiement.	
L'ASSOCIATION LIBRE ET SES OBSTACLES	81
Miroir. Savoir et vérité. Opposition des psychothérapies à l'association libre.	
PERLABORATION ET TRANSFERT	91
Association libre, <i>Verneinung</i> et <i>Aufhebung</i> . Résistances. Pulsion. Répétition. Souvenir-écran. Perlaboration et transitivity.	
SYNTAXE, LETTRE ET REFOULEMENT	101
Étymologie. Refoulement et failles de la langue. Désir moteur du refoulement. <i>Einfall</i> et pensée invasive. Après-coup. Lettre, continuité et discontinuité. Ponctuation, coupure, association libérée.	
IL Y A DES RÊVES QUI SONT FRAGMENTS DU RÉEL	109
Association libre et transitivity. Corps et figurabilité. Hallucination. Aphanisis. Rêve reportage. Réel du rêve	
LA QUESTION DU REGARD ET LA PLACE DE L'ANALYSTE	119
Ça me regarde. Regard comme objet <i>a</i> . Regard et phallus imaginaire. Regard et vérité. Regard et forçage. Regard et dessin de l'enfant.	
GUIDANCES	129
Parentale. En psychothérapie (interventions sociales). En psychanalyse. Entretiens avec les parents. Allègement de l'inquiétude parentale. Institutionnelle. Importance de l'identification au thérapeute. Feuille de route. Leurre. La psychothérapie psychanalytique est-elle une guidance ?	
L'ARRÊT ET LA FIN DE LA CURE	139
BIBLIOGRAPHIE.....	143
INDEX	145

Introduction

Poser la question de la distance entre la psychanalyse et la psychothérapie nous semble d'autant plus justifié et stimulant qu'il s'agit de cures d'enfants. C'est en effet à leur propos que depuis une cinquantaine d'années émerge avec force une interrogation sur le fait de savoir si la demande concernant le jeune âge et l'adolescent, qu'elle provienne de l'enfant, de la famille ou des institutions, est une demande de soins ou une demande totalement différente.

Dans cet ordre d'idées, des structures institutionnelles dont la visée serait de prévenir, d'évaluer ou de traiter des occurrences qui leur sont adressées nous paraissent avoir été conçues et réalisées comme des réponses à la gêne des adultes ; une enquête concernant les structures neurobiologiques en développement chez l'enfant, ou une recherche visant parfois prosaïquement à l'adaptation pure et simple, sont notamment constitutives de telles réponses, qui privi-
légient toujours la médiation corporelle.

La psychanalyse ne néglige ni le corps ni ses fonctions, mais elle ne les appréhende pas comme l'objet principal de son travail, qui concerne l'inconscient et ses formations. Quant à l'analyste, dans cette perspective, son transfert n'est en rien guidé par l'importance de l'atteinte fonctionnelle ou organique, mais par le langage, le discours et leurs seules associations libres, lesquelles soutiennent le transfert de l'enfant dans *son* rapport à *sa* cure, comme à *son* analyste.

Cette dialectique transférentielle suppose de la part du psychanalyste qu'il ne spécifie pas son action dans la cure par un savoir dont il aurait été préalablement informé par des données anamnestiques, par contre toujours exigées de la part du psychothérapeute. Pour ce qui le concerne, loin de camper sur un savoir théorique ou clinique qui d'ailleurs ne lui manque pas, le psychanalyste fait l'hypothèse que l'enfant en cure avec lui n'est en rien l'objet de ce savoir constitué, qu'il peut être crédité de son propre désir de sujet d'en *savoir lui-même* quelque chose, de son inconscient. L'analyste ne manque pas pour autant de s'interroger sur les tenants et aboutissants de son acte, tout comme l'ont fait Freud puis Lacan qui ne se sont pas fait faute de chercher à déterminer quels pouvaient être les principes de sa valeur et de ses effets chez l'adulte comme chez l'enfant.

Notre ouvrage apporte sa contribution à cette recherche qui, entre autres directions, se demande pourquoi, depuis la dernière guerre et malgré la nette position de M. Klein, s'est de plus en plus imposé le mot de psychothérapie, lorsqu'il s'agit pourtant sans contester d'analyses d'enfants, menées par des psychanalystes.

Demande et association libre

Ce n'est pas simplement une question d'opportunité actuelle, mais c'est une façon d'aborder ce point particulier concernant la cure avec les enfants, à savoir : quel nom lui donner ? Dans les CMPP, dans les services hospitaliers ou les consultations, il n'est pas si facile de différencier psychanalyse et psychothérapie ; et même d'une façon plus utilisée : les thérapies. Parce qu'il est notable que l'expression « thérapie d'enfant » est commune tandis que « psychanalyse d'enfant » est très rarement employée. Le compte rendu des controverses à la Société britannique de psychanalyse entre Melanie Klein qui en était un des piliers depuis plusieurs années et ce que l'on appelait les Viennois, à la tête desquels se trouvait Anna Freud, aborde d'une manière indirecte cette terminologie. Malgré les observations fort intéressantes qui ont caractérisé cette époque de guerre, la question n'a pas été posée en tant que telle, mais on comprend bien qu'Anna Freud se situait plutôt du côté de la thérapie tandis que Melanie Klein se situait plutôt du côté de la psychanalyse (King et Steiner, 1991). À la demande que lui faisait Anna Freud de bien vouloir parler de psychothérapie d'enfant, M. Klein l'a remerciée de l'inviter, mais elle lui a dit : « Malheureusement je ne peux pas répondre à cette invitation car j'ignore tout de la psychothérapie, je ne pratique que la psychanalyse. »

De fait, ce n'est pas seulement avec les enfants que cette question se pose, mais ce qui est particulier avec les enfants, c'est qu'il

y a très curieusement pour chacun un impératif d'efficacité, une notion d'urgence, aussi bien à entreprendre une cure qu'à en percevoir les effets. C'est cette urgence, cette nécessité de résultats, qui semble commander la position du praticien. Sans doute cet effet dépend-il de la particularité de la demande qui est très rarement celle de l'enfant. De sorte que nous pouvons penser que la position du praticien risque d'être viciée dès le départ, de ce qu'il répond à la demande des parents, ou de l'institution, contrairement à la position analytique qui est de ne pas répondre à la demande du patient. Le voici pris en porte-à-faux devant cette question posée d'une façon assez radicale, en ce sens que l'urgence est avancée, la nécessité de l'efficacité va redoubler, etc. Quelle va être sa réponse ? Il répond à la demande des parents, et cette demande « n'est pas la demande faite à un analyste » par l'enfant ; or, ici il fait l'économie de cette demande, donc l'économie de son propre ajustement à celle-ci. C'est pourquoi après avoir travaillé leur demande avec les parents ou l'institution, il est judicieux de voir séparément l'enfant, qu'il ait assisté ou non jusque-là aux consultations et de lui demander quelle est sa propre demande, sa propre hypothèse sur le sujet. C'est là une démarche, nous avons essayé de le démontrer, transitive, c'est-à-dire que le thérapeute se doit de supposer une demande à l'enfant ; ce qui est très différent que de répondre à la demande de l'institution ou des parents. Le thérapeute fait à l'enfant le crédit d'une demande et il se positionne vis-à-vis de lui, pour qu'il puisse en quelque façon, mettre des mots sur cette demande. S'il ne faisait pas l'hypothèse que l'enfant a une demande, il ne répondrait qu'à la demande des parents.

Cette question du transitive nous permet, croyons-nous, de montrer à quel point cette inauguration du symbolique dans la demande de l'enfant dépend de la position du thérapeute, dépend de ce en quoi il fait ou il ne fait pas l'hypothèse que cet enfant est capable de faire une demande. On sait qu'il est sans cesse débattu de savoir s'il faut recevoir l'enfant tout seul, avec les parents, s'il faut recevoir les parents tous seuls, s'il faut les recevoir avant, après, dans une salle différente, etc. Ce n'est pas là que se situe la question. La question est du côté de la réponse à la demande. Ou bien le thérapeute est celui qui répond à la demande des parents, auquel cas il n'est pas psychanalyste, ou bien il est celui qui suppose que cet enfant est capable de faire une demande sans qu'elle soit suscitée : il fait l'hypothèse qu'il en a une. Non seulement il a à faire l'hypothèse qu'il a une demande, mais on doit même considérer

que cet enfant peut faire des hypothèses sur ce qu'est la demande de ses parents, et qu'il peut s'exprimer sur ce qu'il en entend le concernant. De cette façon, grâce à ce transitivisme, du tiers est ici introduit.

Cette hypothèse à laquelle le praticien propose à l'enfant de se livrer concernant la demande des parents est ainsi avancée : « Et à votre tour quelle est votre idée ? » Ainsi s'ouvre un chemin, la plupart du temps très difficile à ouvrir, sur ce qui serait son idée de sa demande à lui. De la sorte en somme, du tiers est introduit dès le départ, alors que le postulat qu'il n'aurait aucune demande laisse la question absolument en suspens. Ne pas travailler la demande de l'enfant par cette position transitive, conduit le thérapeute à risquer de dépendre du bon vouloir de l'enfant, pour ce qui regarde la fin du traitement. C'est par exemple, et nous avons tous eu à subir ce genre d'avanie, la mère qui vient dire que l'enfant a décidé d'arrêter. En effet, il n'y a qu'elle qui serait capable, non pas d'être le porte-parole de l'enfant mais de faire une hypothèse à ce sujet dans la tête de l'enfant ; elle vient simplement dire « maintenant il veut arrêter. Je suis venue en disant qu'il voulait commencer, et c'est moi qui viens pour dire qu'il veut arrêter ». C'est comme cela que le thérapeute, dès le départ, se place dans l'impasse d'un transfert qu'il situe peut-être sans le savoir du côté des parents : ce qui revient à dire quelquefois que lorsque la mère déclare que son enfant ne veut plus venir, elle sous-entendrait qu'il lui laisse la place pour faire son analyse à elle. Ceci n'est rien d'autre qu'évident parce que cette hypothèse, cette occurrence, est souvent réalisée dès la première consultation ; et c'est l'une des qualités de l'oreille de l'analyste que de ne pas se précipiter pour entendre l'enfant mais bien au contraire d'entendre la mère qui a fait en quelque sorte sa demande par l'intermédiaire de son enfant.

Cette réflexion n'invalide pas les cas où de fait c'est bien la mère qui se sert de son enfant pour faire une demande, comme s'il faisait pour elle les entretiens préliminaires. Cela se sent d'ailleurs dans la consultation où le discours de la mère produit du suspens pour que son enfant prenne le relais et parle à sa place ; ce suspens étant accroché soit à une interrogation de la mère vers l'enfant, soit par un point d'orgue qui consiste habituellement à dire à l'enfant de ne pas fouiller dans son sac à main, d'être sage, de ne pas mettre les pieds sur le divan du docteur, etc. Ce suspens c'est en quelque sorte la parole qu'elle donne à l'enfant. Cette problématique qui vient d'être esquissée peut se soutenir soit d'un entretien, soit de

plusieurs, mais il arrive un moment où le travail commence avec l'enfant.

Nous considérons que le début de chaque séance peut être pensé comme un entretien préliminaire, jusqu'au moment où émerge une association et dès lors, il s'agit de psychanalyse. C'est une psychanalyse, d'après Lacan, dès lors que le sujet qui associe le fait non seulement parce que le message lui vient du grand Autre, mais aussi parce qu'en ce lieu, pour inverser le message en son nom, il prend appui sur celui qu'il a placé là pour cela, le psychanalyste. Étant entendu que le psychanalyste qui est au lieu du grand Autre, n'est pas tant le sujet supposé savoir que le réel qu'il incarne. Réel qui vient donner son poids de vérité à ce que l'analysant associe quand lui vient l'énonciation.

En quoi l'association libre dans l'analyse prend-elle un ressort particulier d'être dans le transfert ? Cette association libre n'est pas pour le sujet qui l'articule un mot d'esprit, ou alors comme dit Lacan il peut en être un pour qui l'entend, mais pas pour celui qui fait son association. Répétons que ce n'est pas tant du sujet supposé savoir qu'il s'agit dans la personne de l'analyste, mais de celui qui incarne le réel de ce qui va s'articuler dans la séance, car à défaut de ce réel on aurait le défilé d'une chaîne signifiante qui ne se soutiendrait de rien d'autre. Ce qui est évoqué par les patients qui disent qu'ils pourraient aussi bien parler chez eux, seul sur leur divan. C'est oublier que cette présence réelle de l'analyste soutient la vérité de ce qui est dit, de ce que fait entendre l'analysant.

Voilà une précision fondamentale que nous allons tenter d'articuler à l'association libre. Ce qui est caractéristique de chaque séance chez l'enfant, c'est que ce soutien du réel devient possible après ce que l'on peut appeler « l'entretien préalable du début de la séance », et que cet entretien préalable va permettre l'émergence de l'association libre : c'est à ce moment que cette question se pose, en ce sens que cela devient de l'analyse. Dans la psychothérapie cette question-là n'est pas du tout envisagée. Quand on lit M. Klein ou A. Freud il n'y a pas de préalable à l'association libre, parce que tout un imaginaire va être utilisé pour articuler à l'enfant des interprétations. M. Klein ne recevait pas beaucoup les parents des enfants qu'elle avait en cure, elle les voyait une fois ou deux. Une chose qui l'intéressait par exemple était de savoir comment dans la famille de l'enfant on disait « pénis » : si on fait peu de cas des entretiens préalables il n'y a pas de problème, les interprétations viennent. Venons-en à ce que Freud pensait des associations libres.

Ce qui est surtout intéressant chez lui comme chez Lacan d'ailleurs, c'est que l'association n'est pas du tout quelque chose qui apparaît dans le discours au hasard. Quand Freud évoque, à partir des cas d'hystérie, la libre association, il le fait pour constater que cette question le mène au-delà, c'est-à-dire à la question du transfert, et du transfert à la question de la règle fondamentale, et de la règle fondamentale à la question des représentations, à celle des pulsions, du refoulement, de l'inconscient, de la topique, etc. Chez Lacan, la question de la libre association tourne autour de la parole, du désir et du désir de l'Autre et de la demande d'amour. La libre association va vers quelque chose qui est de l'ordre de la vérité, donc du mythe. On voit bien chez l'un comme chez l'autre que le concept n'est pas à dissocier et à penser à lui tout seul. Il faut noter, et c'est très intéressant, comment Freud en allemand reprend à propos de la libre association toutes ces questions connexes et importantes ; on en vient à l'origine même du mot « association » qui est le « regroupement », le fait de se rassembler, et l'on voit donc qu'au-delà de la libre association c'est de « das Ding » qu'il s'agit aussi. Dans les textes allemands ce n'est pas seulement la *freie assoziacion* que Freud utilise mais surtout l'*Einfall*, c'est-à-dire l'idée incidente, ce qui fait brutalement irruption, la pensée subite, la trouvaille : « Tiens, il me vient à l'esprit que... »

En ce qui concerne M. Klein, rappelons que dans son tout premier article elle écrit : « Je rencontre les enfants chez eux, dans leur chambre, je reste avec eux, ils jouent avec leurs jouets, ils parlent de leurs jeux, de leurs jouets jusqu'à ce qu'ils associent. » Elle ajoute : « C'est là que commence l'analyse. » Il semble que cette phrase, au tout début de l'article soit souvent oubliée, au profit d'une M. Klein avec des objets qui lui sortent des poches, les met à droite, à gauche, qui fait des interprétations... On a souvent oublié que ce qu'elle attend c'est l'association. Et elle dit bien que c'est là que commence l'analyse. Elle ne parle pas d'entretiens préalables, dont elle dit qu'ils ne sont pas de l'analyse.

Ce qu'elle dit là d'ailleurs, les analystes de l'époque le soutenaient aussi, telle H. Von Hugh Helmut. Au début de la pratique analytique avec l'enfant, c'était chez les parents que se rendait l'analyste : on ne faisait pas venir l'enfant... Ce qui est intéressant avec M. Klein c'est combien tout un jeu associatif était quand même possible de la part de l'analysant. Même si aujourd'hui les interprétations qu'elle faisait peuvent nous paraître un peu violentes, ce n'était pas le cas à l'époque. Quand elle a fait la première

conférence à laquelle nous faisons référence, tout le monde avait été impressionné par le caractère analytique du travail qu'elle avait fait avec son propre enfant. C'était aussi une habitude à l'époque de commencer par les siens, ce que reprendra Winnicott quand il dira qu'après tout on est très bon thérapeute pour ses propres enfants.

Lacan (1966, p. 585 s.) dans *La direction de la cure et les principes de son pouvoir* insiste lui sur la libre association, il souligne combien il peut être redoutable d'associer librement, c'est-à-dire de se risquer à sa propre vérité ou à celle des parents ; Lacan ne manque pas de souligner combien l'association libre peut être quelque chose d'assez pénible. Pour lui il ne s'agit pas que l'analyste parle trop parce que s'il le fait, il répondrait à une demande ; au contraire le silence par le manque à être qu'il symbolise, permet l'appel de la parole de l'autre et c'est ce qu'on vérifie dans la cure. Si nous restons en silence avec un enfant autiste, si, comme l'a dit Lacan à Genève en 1974 ¹, nous écoutons ce qu'il nous dit, au bout d'un certain temps il va articuler, puis parler. Ce trou que nous laissons se produire va faire un appel. Lacan disait cela déjà quand il a articulé *La direction de la cure*. C'est sur cela qu'il insiste et puisque ce silence crée appel de la parole, la parole s'inscrit dans quelque chose de l'ordre du désir. Il ne s'agit pas seulement de demande, mais aussi de désir, chez le sujet qui parle.

C'est ainsi par ailleurs que dans le séminaire I (1975a, 187-8), Lacan, dans le même esprit, dit que le désir n'est jamais réintégré – après qu'il ait montré dans le miroir les variations de l'angle de O à O' – « il n'est jamais réintégré que sous une forme verbale, par nomination symbolique », et il écrit d'autre part : « C'est ce que Freud appelle le *nucleus verbal de l'ego*. [...] C'est la forme verbale sous laquelle apparaît le désir, il est réintégré sous une forme verbale. [...] On comprend par là ce qu'il en est de la technique psychanalytique. [...] On y lâche en effet toutes les amarres de la relation parlée, on rompt la relation de courtoisie, d'obéissance à l'autre, c'est cela l'association libre. » C'est dire que celle-ci a quelque chose à voir avec le fait que le désir est réintégré sous une forme verbale, et c'est dans cette réintégration que se trouve le jeu, le mou, le fait que l'on peut y lâcher les amarres, les amarres de la parole. Dès lors le sujet se trouve dans une certaine *mobilité* par

1. J. Lacan, Conférence faite à Genève, parue dans la revue *Le bloc-notes de la psychanalyse* n° 5, 1985, p. 5 à 23.

rapport à l'univers du langage. « Pendant qu'il accommode son désir en présence de l'autre, cette mobilité s'exerce : du côté de l'imaginaire, oscillation du miroir qui se traduit par le mélange de l'imaginaire et du réel, leur rencontre inhabituelle se faisant pour le sujet. Nous tentons d'ôter au discours de l'analysant toute fonction véritable de la parole. Cette voie paradoxale consiste à extraire du langage la parole » (Lacan, 1975, p. 187 s.). Cette extraction de la parole du langage, il la compare à ce qui se passe dans cette oscillation du miroir, lorsque le sujet s'identifie à des morceaux de l'autre dans l'image virtuelle. Ce passage paraît essentiel pour saisir en quoi cette question de l'association libre est vraiment distinctive de l'analyse.

L'association libre dans la psychothérapie – en admettant même qu'elle soit utilisée – ne vise pas à établir ce lâchage des amarres, car qu'est-ce qui est recherché de l'association libre dans la psychothérapie ? Ce sont des signifiants, des formules toutes faites ou des évocations que le psychothérapeute prend « dans son ego » c'est-à-dire dans le *nucleus de l'ego* non pas du patient mais le sien. Il va en faire un impératif, une remarque, et non pas extraire la parole du langage ; au contraire, il s'approprie la parole. Ainsi la psychothérapie consiste justement à faire rentrer dans le langage quelque chose de la parole que s'est approprié le thérapeute, marquée, poinçonnée d'un signifiant particulier, tandis que l'association libre, telle que la présente Lacan, est tout à fait différente. C'est ce qu'il met en exergue après qu'il a fait valoir les questions de l'Autre, et du fait que le sujet est dans l'Autre ; c'est-à-dire que d'après son schéma du miroir ce sont les modifications de l'inclinaison de celui-ci, qui lui permettent d'attirer l'attention sur l'association dite libre. Dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » Lacan formule que le sujet parle, d'abord parce que la première demande qu'on adresse à l'analyste, c'est qu'il guérisse. Mais cette demande ajoute-t-il, est-ce que le sujet la formule vraiment lui-même ? Cela n'importe peut-être pas tellement, ce qui importe c'est que sa demande présente n'a rien à faire avec cela, ce n'est même pas la sienne, car après tout c'est l'analyste qui lui a offert de parler. Il ajoute ceci : « Le sujet seul est ici transitif », alors qu'il avait dit que la demande est toujours intransitive, c'est-à-dire qu'elle est sans objet. Autrement dit, à quoi Lacan rapporte-t-il l'association libre dans ce texte ? Au désir, à la demande et au besoin. C'est dire que sans cette association libre on échoue toujours à accéder à quelque chose de l'ordre du désir chez le sujet qui parle.

Voilà la différence qu'il soutient par rapport à tout ce qu'il a lu à cette époque-là de ce qui se faisait en psychanalyse et il parle des psychothérapeutes. Cette question de l'association libre était reprochée à Freud. Lui-même avait eu beaucoup de mal à laisser parler les patients. Ce en quoi il était psychothérapeute... Il a fallu qu'une femme lui dise : « Écoutez, et laissez-moi causer... »

Rappelons d'ailleurs qu'il y a toute une correspondance entre Freud et Ferenczi pour savoir comment intituler une revue : l'appellerait-on *Revue, International Journal* ou *Therapeutic analysis* ? Finalement ils avaient décidé de barrer « Therapeutic » parce que la psychanalyse ne pouvait se réduire à cette épithète. Avec Jung aussi qui était psychothérapeute, il avait les mêmes débats. Dans une lettre de 1907 à Jung (Freud et Jung, 1975, p. 108-110), qui mettait en question l'association libre, Freud ne lui répond pas directement mais lui écrit : « Ça y est, ça va un peu mieux, je peux me mettre à écrire et je vais vous parler d'une patiente justement qui ne peut pas tenir une tasse de thé, *ein Schaletee*, en présence de quelqu'un, c'est une condensation qui crée les plus importantes inhibitions, naturellement lorsqu'on a une lâcheté innée (en français dans le texte) d'ailleurs lâcheté et *Schaletee* ne sont pas tellement éloignés ; elle retourne constamment les mots, son histoire se joue entre sa mère et sa nourrice, figurez-vous : sa mère s'appelle Emme, vous savez comme moi que *Amme* c'est nourrice en allemand, que le diable emporte les critiques ergoteurs, ceux qui m'accusent de faire de la suggestion... » Cette question de l'association libre, Jung en avait souffert pendant le voyage aux États-Unis : excédé, il avait dit : « Ces Viennois vont me rendre fou à faire des jeux de mots sans arrêt, des calembours, etc. » Il n'en pouvait plus ; on voit ainsi que la peste promise aux Américains était déjà à l'œuvre sur le bateau...

Quant à Lacan, dans le Séminaire I, en parlant d'une manière générale de l'analyse : « C'est peut-être là l'origine effective de notre expérience : opération et traduction qui visent à desserrer, au-delà du langage du sujet ambigu quant à la connaissance, une vérité. » Et il ajoute : « Quelle est la connaissance qui oriente et dirige la méconnaissance ? » Cette question de la connaissance et de la méconnaissance dans la difficulté que présentent les patients à faire des associations libres tient au corps. C'est cette question de la méconnaissance qui va tout d'un coup se dévoiler. Donnons un exemple : c'est un monsieur qui vient parce qu'il a été hospitalisé au cours d'un travail de groupe de son entreprise et il a eu l'im-

pression que tout le monde jouait autour de lui, que le monde s'était complètement déplacé, qu'il n'y avait plus que des semblants, qu'il n'y avait plus que du jeu, des astuces, des calembours foireux, des esquives, rien n'était plus certain. Il a rencontré un médecin qui lui a dit : « Vous êtes très fatigué, allez donc au lit ». C'est ce qui pouvait lui arriver de mieux et au bout de deux ou trois jours ça a fini de jouer autour de lui, mais comme il dit : « Depuis je suis complètement déprimé ». Comment articuler cette dépression à ce théâtre où tout le monde jouait autour de lui ? C'est qu'il avait totalement méconnu la mort de son père. Il n'avait pas voulu aller à l'enterrement, il n'avait pas voulu que ce soit dans le journal, il n'avait pas voulu que ses affaires soient rangées. Voilà qui permet de lire autrement « l'origine effective de notre expérience qui vise à desserrer, au-delà du langage du sujet ambigu quant à la connaissance, une vérité ». On a une idée dans l'association libre, du travail auquel s'est livré ce monsieur, c'est justement dans le désarrimage, le fait qu'on peut jouer entre la méconnaissance et la vérité. Du côté de la psychanalyse, l'association libre a quelque chose à faire avec ce desserrage, ce désarrimage dont parle Lacan ; et c'est pour cela « que ça peut être dangereux ». De quelle façon l'association libre permet-elle ce desserrement, le fait que ça lâche ? Quant au début de son travail Freud parle de ces questions, il évoque la technique de la main sur le front du patient ; ce serait une méthode pour faciliter ce désarrimage de la méconnaissance à la vérité, désarrimage qui a toujours à faire avec le corps.

C'est ce que dit Lacan dans son Séminaire I. Il parle du miroir et dit : « C'est de cette bascule avec l'autre que l'homme s'apprend comme corps, comme forme vide de corps [...] tout ce qui est en lui à l'état de pur désir [...] c'est inversé dans l'autre qu'il apprendra à le reconnaître. » Avant que le désir n'apprenne à se reconnaître par le symbole, il n'est donc vu que dans l'Autre, d'où l'aliénation primordiale dont Lacan (1975*a*) rappelle la description qu'en fait saint Augustin dans ses *Confessions*. Il est intéressant de tenir compte de ce type d'association, de partir de ce qui se passe dans le miroir pour arriver à ce qui se passe dans l'association dite libre. L'enfant qui voit son puîné au sein de sa mère, se représente en miroir manquant de l'objet convoité : il lui en vient à l'esprit par association amertume, envie et haine. Au cours des libres associations dans une séance d'analyse, il n'est pas rare que l'analysant passe ainsi du miroir aux mots.

Lacan (1966) avait déjà resserré les choses quelques années avant dans *La direction de la cure et les principes de son pouvoir*. Après avoir critiqué toutes les pratiques qui existaient à l'époque visant l'identification à l'analyste comme bonne fin de cure, il pose de tous autres principes pour en fixer la conclusion, que ce qui avait été déjà esquissé dans le Séminaire I.

M. Klein pensait que l'enfant à 2 ans, 2 ans et demi pouvait associer *librement* ; liberté qui était évidemment par rapport au discours de Freud une pure aberration. « L'enfant pense et parle », soutient Freud un mercredi à Vienne, et V. Tausk reprend cette idée dans son *appareil à influencer* (1975, p. 194 s.), l'enfant pense et parle parce que ses parents lui ont transmis la parole et la pensée. En d'autres mots l'enfant ne s'autonomise par rapport à la parole et à la pensée de ses parents, que quand il se permet de faire un premier mensonge, et lorsqu'il élabore sa théorie sexuelle infantile » (c'est-à-dire pour Freud vers 3-4 ans). Auparavant ce dont il s'agit dans les associations libres des enfants n'est rien d'autre que du discours et de la pensée des parents. On comprend que M. Klein soit apparue comme révolutionnaire quand elle disait qu'un enfant a un Œdipe dès 6 mois, qu'il associe tout à fait librement, etc., qu'il y a un transfert et que donc une analyse digne de ce nom peut être entreprise et menée avec lui.

Association libre et ponctuation

La libre association constitue un suspens et une contrainte drastique du côté du sens. C'est que l'association libre intervient à un moment où la phrase qui allait avoir du sens par effet rétrograde, en est privée. C'est-à-dire que l'association libre prive l'énoncé de la phrase de sens, la phrase n'ayant pas de fin, interrompue qu'elle est par l'association libre. Cette phrase dans laquelle l'analysant s'était embarqué avant qu'il n'associe était d'une facture particulière, en raison du sens anticipé par l'après-coup de la phrase ; l'association libre l'en dispense, « parce qu'elle l'en prive ».

Nous pouvons à ce sujet rappeler le commentaire de Lucien Israël (1988, p. 157), dans son séminaire de 1977-1978 sur les *Pulsions de mort* où il s'interroge sur les questions de bord dans le discours.

Qu'est-ce que ce bord ? Qu'est-ce que cette limite du discours ? Est-ce que cela pourrait être du non-verbal ? Certainement pas, cela rejoindrait les mystères, le sentiment, il n'y a pas de vérité là-dedans. La limite est simplement le point que l'on met entre deux phrases. Il n'y a pas d'autre limite à repérer qu'une scansion du discours dans l'espace et dans le temps. C'est donc là où se trouve mis un point, voire une virgule, voire des points de suspension à découper, ce n'est qu'à cet endroit-là que peuvent se saisir à la fois deux faces : celle des mots et celle des choses, lesquelles se décollent et d'un coup, on est devant ce vide, cette chose qu'on ne